

Racontez-nous Châtillon !

Le collectif « Racontez-nous Châtillon ! » présente ici le second volet de son travail à travers les lieux-dits et la vie du bourg. Une exposition sur un thème similaire avait été proposée en 2015. Ce fascicule s'appuie sur des témoignages de Châtillonnais recueillis lors des collectages effectués depuis 2012. Ce sont autant d'illustrations de la vie d'autrefois. Nous commencerons toutefois par expliquer pourquoi la commune de Châtillon a cette forme si particulière qui nourrit l'imaginaire d'un panthéon parfois osé.



Le château de Chalandeau au début du XX^{ème} siècle.

Aux origines de la forme particulière de la commune

La physionomie de Châtillon-sur-Thouet, avec une excroissance très étirée vers le nord (voir la carte-jeu au centre du fascicule), n'est pas due au hasard ou à l'esprit tordu d'un décideur. Cette forme, calquée approximativement sur l'ancienne paroisse, est la convergence de situations géographiques spécifiques et de faits historiques. Tout d'abord, toute la partie sud et une partie des limites ouest sont délimitées par des **cours d'eau**, en partant des Petites Rivières à l'ouest jusqu'au ruisseau de Ferjoux à l'est en passant par le Thouet.

La configuration des limites de la commune est également déterminée par des **routes très anciennes**. Il y a de prime abord celle qui longe le Thouet, chemin naturel qui nous vient du Néolithique et dont le chemin du Rosaire et le chemin de Rochette sont en quelque sorte des vestiges. Il y a surtout le chemin des Marchands qui, venant du nord et passant par Maisontiers, ignore Viennay et le bourg de Châtillon pour rejoindre Le Boisseau puis Parthenay-le-Vieux où se trouvait un croisement important de chemins avant l'an 1000. Du Boisseau partait un autre chemin, qui passait par la Croix-des-Champs, Sainte-Anne et qui se connectait à La Chaussée, commune de Gourgé, au *Chemin de Saint-Hilaire*. Ces chemins suivaient les crêtes des vallonnements de Gâtine et ils sont probablement antérieurs à l'époque romaine. Un autre chemin important est celui qui allait à Bressuire et qui passait par Sunay. Ce dernier est déterminant dans l'origine de l'excroissance nord de la commune. Il faut encore évoquer les chemins vers la Peyratte et Saint-Loup. La plupart de ces voies sont limitrophes avec une commune voisine par l'existence d'un pont : ceux de la Roche, de Sunay, de Bonneau, du Boisseau,

de Pont Courtière, etc.

Le critère historique qui détermine les limites de la commune est d'abord religieux. En effet, tout le sud de la commune avec sa forme compacte dépendait à l'ouest du prieuré Saint-Paul et à l'est de la Maison Dieu avec, pour cette dernière, les importantes métairies de La Boulaie et de La Paillerie. Le bourg de la Foye, qui tire probablement son nom de cette situation religieuse, était composé d'exploitations agricoles relevant de ces deux prieurés. Plus au nord, ce sont d'importantes seigneuries qui vont border la commune et en déterminer les limites très étirées, notamment la seigneurie du Theil à l'ouest, commune de Saint-Aubin-le-Cloud, ou celle de la Berthonnière à l'est, commune de Viennay, avec entre les deux Chalandeau, autrefois Perdonalle, la principale seigneurie de la commune, dont les archives ont malheureusement été détruites durant les Guerres de religion. Cette seigneurie contrôlait la route allant vers le nord. Plus au nord encore se trouvait la seigneurie de Sunay qui contrôlait le passage du Cébron, limite nord de la baronnie de Parthenay. De même, la Moulière se trouve face à Tennesus et à Puyrenard, deux autres seigneuries.

C'est donc la combinaison de limites territoriales d'origines féodales et de limites hydrographiques qui déterminent la forme particulière de la commune. ■



Le château de Chalandeau, aujourd'hui.

Villefranche et Jean Millet



Jean Millet, qui a été au service de la commune, a habité très longtemps ce lieu-dit. Né en 1930, il avait hérité d'une « borderie » qui longeait la route de Bressuire. En 1962, à la demande du maire de l'époque,

Bernard Collon, il devient l'un des premiers employés communaux. Il sera embauché « en qualité de cantonnier du service des chemins communaux et ruraux dans la mesure des besoins des chemins et dans la limite budgétaire prévue à cet effet ». Cette nomination « progressive » comme il dit, a été un tournant dans sa vie, surtout qu'il y restera jusqu'à son départ à la retraite en 1990. Interrogé sur ses activités, il se souvient : « J'ai fait un peu de tout. Je ramassais les ordures ménagères, je coupais le bois pour les écoles, je nettoysais le bourg et j'entretenais les routes. Avec mon collègue Paul Jean, nous devenions fossoyeurs quand il y avait des enterrements ».

Lors des collectages, il nous a accompagnés à deux reprises pour visiter la commune. À chaque halte, ses souvenirs revenaient. « Avant l'arrivée de l'eau courante qui a été installée à la fin des années 50, les puits et les sources de la commune étaient très fréquentées comme les lavoirs. D'ailleurs, j'ai entretenu celui de la fontaine de Fondoré jusque dans les années 1970. Les femmes de Saint-Jacques ou des Rocs y venaient encore laver leur linge. Le bassin qui pouvait accueillir dix laveuses était couvert d'une tôle. Il était toujours propre car l'écoulement est naturel ». Dans le bourg, l'église Saint-Pierre, lui rappelle aussi des anecdotes : « Notre équipe s'est étoffée. Nous sommes cinq maintenant. On a réalisé tous les travaux d'intérieur à la demande du maire en 1987. On a piqué les murs, sablé les pierres, refait les joints. Le curé Didier Bonneau était si content de notre travail qu'il n'hésitait pas à nous offrir des petits cafés arrosés. Quel chantier ! ». Ce sont également les employés municipaux de l'époque qui ont déplacé entièrement le cimetière depuis celui où se trouve toujours la croix hosannière jusqu'à l'emplacement actuel. Ce n'était pas le meilleur souvenir de Jean Millet mais, comme il le dit avec résignation, « Il fallait bien le faire ! ».

Jean Millet s'est éteint en 2016. ■

Les lieux-dits

Les lieux-dits sont des toponymes qui témoignent de l'histoire du terroir. Certains comme Sainte-Marguerite, Saint-Anne, L'Ardivelle, La Clissonnière, Le Comice, etc, sont caractéristiques des créations d'exploitations agricoles à la fin du XIXe siècle et au début du suivant. L'apport massif de chaux pour amender les terres lourdes de la Gâtine permettait alors de ne plus laisser de terres inexploitées pendant de longues années. Les grandes fermes étaient donc divisées pour accroître les revenus des propriétaires.

Villefranche

Ce lieu-dit n'est créé qu'entre 1834 et 1859 et son histoire est marquée par plusieurs drames. En effet, une famille s'y empoisonne au plomb en 1859. D'autre part, une tentative d'incendie criminelle s'y déroule le 26 novembre 1885. Ce jour là, les ouvertures d'une maison sont bloquées tandis que les époux David y dorment. Leurs cris et l'intervention des voisins font fuir l'incendiaire qui avait enlevé des ardoises et jeté dans la demeure de la paille enflammée avec du pétrole. Ajoutons enfin qu'en juillet 1909, le décès d'un M. Ayrault, fils, sera considéré comme suspect. Le père Ayrault, 71 ans, aurait frappé ce fils avec la complicité d'un autre fils. Ils seront acquittés faute de preuve. – Hameau de Villefranche, 1859. Villefranche, 1877-2011.

La Fontaine de Fondoré

Dans son témoignage, Jean Millet évoque cette fontaine qui est citée en tant que telle en 1749, mais il est question d'un *pré assis près Fontdorée* en 1642. À cette époque, les eaux de cette fontaine alimentent un petit étang dit *gardouer* qui servait à conserver les poissons pêchés dans des étangs plus importants avant d'être consommés. En 1902, un projet d'abattoir de volailles au Quatre-Moulins est refusé à cause des menaces de pollution de cette fontaine qui est alors très utilisée.



Les cimetières de Châtillon-sur-Thouet



La commune a eu plusieurs cimetières et nous évoquerons tout d'abord celui du prieuré de la Maison-Dieu qui jouxtait celui de la paroisse Saint-Jacques de Parthenay. Ce dernier se trouvait donc sur la commune de Châtillon et il était ceinturé par la rue des Rocs, celle du Calvaire et la route de Moncoutant. Le cimetière des pauvres de la Maison-Dieu se trouvait de l'autre côté de la rue du Calvaire qui est aujourd'hui un petit parc. Le premier cimetière paroissial se trouvait plutôt à l'est de l'église Saint-Pierre de Châtillon, même si des sépultures plus anciennes devaient entourer totalement l'église. Cette dernière a été fondée avant l'an 1000. Ce n'est qu'en 1865 que des Châtillonnais demandent à ce que le cimetière touchant l'église soit déplacé pour des questions d'hygiène. Malgré de nombreuses réticences des élus, c'est un

terrain de 18 ares dit *champ du Puits* qui est acheté aux époux Lambillard en 1867. Les travaux commencent aussitôt et la **croix hosannière**, dite calvaire, y est installée sur la partie la plus pierreuse. Elle trône toujours sur ce qui est devenue une place. Ce nouveau cimetière est béni le 15 août 1869. Il est divisé en quatre grands carrés, hormis une portion réservée, selon la loi, aux personnes d'un autre culte que le catholicisme. Avant même l'ouverture officielle, **M. Bardet-Blot y fait édifier une chapelle funéraire**. Dès 1964, le conseil municipal envisage la création d'un nouveau cimetière, conséquence du fort développement urbain de la commune. La fermeture de l'ancien cimetière et l'ouverture du cimetière actuel est effective le 14 octobre 1972. C'est le déplacement des anciennes sépultures vers le nouveau cimetière qui laissa un mauvais souvenir à M. Millet.



Sainte Marguerite et Aimé Morin

Depuis sa naissance en 1941, Aimé Morin habite la ferme de Sainte-Marguerite et il témoigne : « Elle se nomme ainsi car la propriétaire des lieux s'appelait Marguerite Mounier au moment de la construction de la maison en 1911. Mon grand-père Augustin et mon père Jean-Baptiste ont été fermiers avant moi sur ces terres. Je suis allé à l'école d'Adilly, car elle était plus proche de chez nous que celle de Châtillon. A 14 ans, j'ai eu mon certificat d'études. J'aidais déjà mon père aux travaux des champs. En ce temps là, le maître-mot c'était le travail ! »

Chez les Morin, l'éducation était stricte. : « Le vouvoiement des parents était de rigueur et je trouvais cela normal. Nous sortions peu. Le seul passe-temps permis était la manille ou la belote en famille ou avec les voisins, souvent après la messe du dimanche ».

Son père décède alors qu'il n'a que 18 ans. Il part au service militaire pendant 19 mois. « Pour moi, c'est une période qui m'ouvre à la vie. Je rencontre Christiane à l'assemblée de Glenay. Nous nous marions en avril 1967 et en 1974 nous venons vivre sur la ferme de mes parents. C'est une existence en autarcie. Nous produisons pratiquement tout sur cette ferme qui couvre maintenant 53 ha : les légumes, les fruits, les poules, les lapins. Bref, tout ce qu'il faut pour vivre en famille ». Cette vie de labeur permet l'expansion de la propriété et du cheptel qui atteindra 200 têtes lors de la retraite en 2001. ■



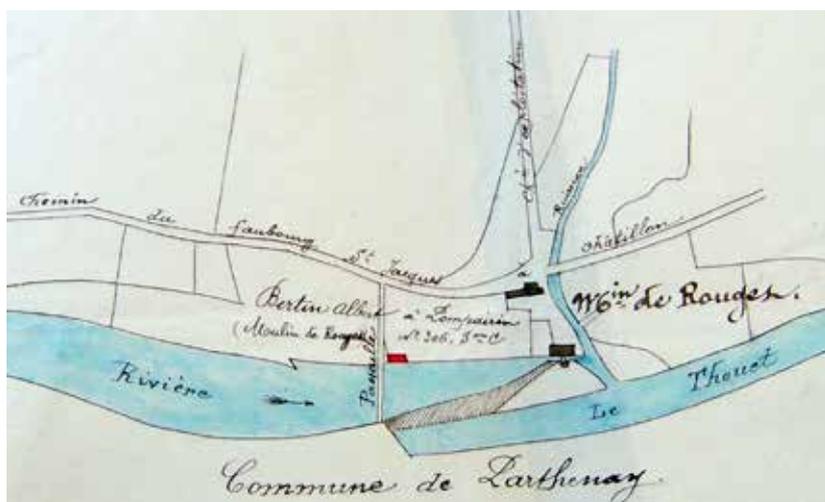
Vue aérienne du Bourg de Châtillon-Sur-Thouet

La vie dans le bourg à la fin des années 50

Pour évoquer la vie du modeste bourg avant que la commune ne connaisse une vaste extension, les témoignages de Maurice Pastureau sont primordiaux. Châtillonnais de toujours et ancien maire, il écrit : « La vie ronronnait doucement. Les gens s'entraidaient même s'il y avait quelques fâcheries passagères. On partait au jardin sans fermer sa maison. C'était alors, une vie de « Portes Ouvertes », au sens propre et au sens figuré. Les centres d'informations étaient les cafés, le lavoir et autour du puits central chaque soir. »

- Le puits du centre-bourg :

« Il y avait quelquefois la queue ; la police du respect de l'eau se faisait naturellement ; déjà c'était un bien précieux. Ce puits était équipé d'une pompe à balancier et d'un treuil. Pas de margelle, la trappe béante était au niveau du sol, où il fallait attraper le seau. C'était la corvée journalière. En été, on y allait aussi le midi pour avoir de l'eau fraîche. »



Emplacement du lavoir.

- Les lavoirs : grands sites d'informations :

« Le lavoir communal dans la vallée actuelle, le bruit des battoirs en bois, ça « jabottait » beaucoup, tout y passait, la vie des gens, la santé, les jardins, le nombre de volailles dans la basse-cour ». Maurice Pastureau évoque ici le lavoir du Pont-Trias qui se trouvait au centre de la Vallée du Ruisseau du Moulin du Milieu. Mme Garreau mère y venait deux à trois fois par jour. Autre lavoir important, celui de Rouget qui se trouvait au pied de la passerelle pour piétons qui permet de franchir le Thouet. Il est réalisé en 1883 et il ne se compose que d'une pente dallée plongeant dans la rivière : nulle protection contre les intempéries pour les femmes ! Il est agrandi en 1906, sans que l'on se soucie d'un quelconque confort pour les lavandières. Maurice Pastureau écrit : « les laveuses devaient descendre jusqu'à la rivière et remonter par la côte du Rouget, en poussant la brouette pleine de linge mouillé ». C'était alors un « chemin de terre plein d'ornières et de pierres ». On n'insistera jamais assez sur le calvaire de ces femmes !

Le vidage des lavoirs, une affaire de chenapans !

Les parents de Jacques Godreau travaillèrent au château de Pompairain car son père était spécialisé dans le soin des chevaux. Jacques Godreau témoigne : « La famille s'installa à la ferme des Cordeliers (emplacement du Marché de Bellevue) tout près du manège à chevaux dans les prés. Ces prés donnaient sur le coteau surplombant le Thouet face au château. C'est par là que la famille accédait à Châtillon. Ma mère faisait la lessive et allait de temps en temps laver le linge au lavoir qui se trouvait à la sortie de la fontaine dans la vallée du ruisseau arrivant au Thouet dessous le moulin de Rouget. Notre grand plaisir quand nous passions par là, était de vider le lavoir. Les laveuses nous bénissaient ». Jacques Godreau évoque dans ses souvenirs la visite chez ses parents du garde-champêtre qui savait très bien qui s'amusait à vider le lavoir !

Le lavoir de la Fontaine à Paul

Il existait un autre lavoir pour les habitants du bourg et ses environs, celui de la Fontaine-à-Paul. Il se trouvait près de l'actuel enclos des cervidés. Il est explicitement cité en 1861 lorsque le garde-champêtre y sauve de la noyade un enfant de trois ans. Les lavandières demandèrent en vain qu'il y soit aménagé un véritable lavoir car, « paraît-il, l'eau ne gèle pas, et où l'eau n'a jamais manqué pendant les deux étés que nous venons d'avoir particulièrement secs ».

- Les artisans du bourg

Maurice Pastureau cite dans les années 1950 un atelier de « regommage » (rechapage) de pneus, un menuisier, un ferronnier, un maçon, un entrepreneur de battages, une épicerie, deux cafés, deux fermes dans le bourg. « L'épicerie, c'était là « la mère Mie » qui, par la passerelle se rendait chaque jour ou presque, avec sa brouette à Parthenay pour l'approvisionnement, et plus tard avec une charrette munie de deux roues de vélo, et remontait ainsi chargée la fameuse côte du Rouget ». Albertine Mie fut enregistrée pour une épicerie-mercerie de 1931 à 1947.

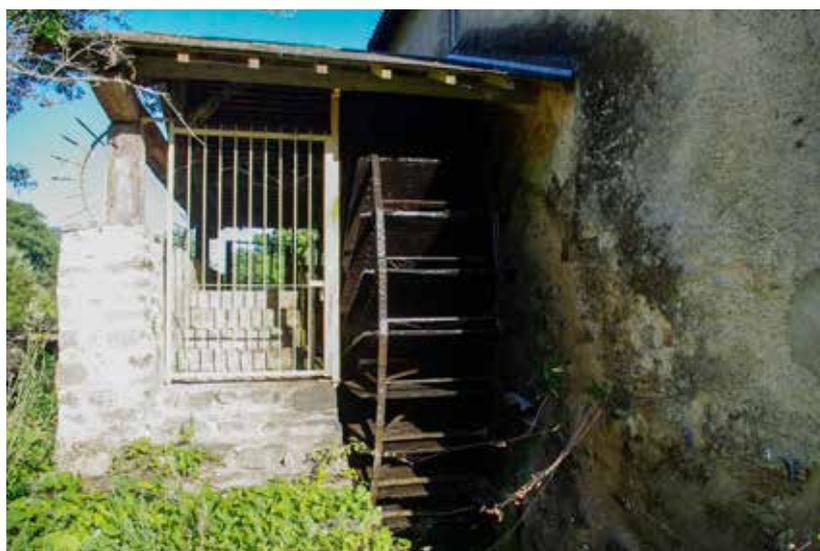


- La « guinguette » de Bluteau, un autre lieu de rencontre

Selon M. Pastureau : « Une petite borderie en bordure du Thouet avec son moulin, un lieu remarquable, des propriétaires charmants, Mr et Mme Baillargeau. C'était un lieu de promenade dominicale pour les parthenaisiens : un jeu de boules, des bancs sous le petit hangar. On pouvait y boire de la limonade et de la bière et manger le fameux « fromage mou » fabriqué par la maitresse de maison. Ce lieu a été réaménagé à l'identique par C. Jamoneau (vers 1980), petit neveu des époux Baillargeau et la roue hydraulique du moulin (à droite) a été refaite par le menuisier châtillonnais G. Bertin ».

Les vulcanisateurs

Maurice Pastureau évoque un atelier de « regommage » dans les années 1950. Il s'agissait d'une opération de réfection de la bande de roulement des pneumatiques par ajout de caoutchouc, dite rechapage et auparavant regommage. Les sculptures des pneus pouvaient également être recreusées. Aussi surprenant que cela puisse paraître, il existait en fait deux ateliers de vulcanisation sur la commune qui travaillaient semble-t-il de concert. Ils sont tous deux créés en 1946. Celui de Marcel Bouchet est au Pas-de-Boeuf et celui de Madeleine Giroire épouse Vandeneynde est sans doute au même endroit. Elle reprendra l'épicerie de son père en 1948. Le premier, qui avait déclaré une activité de « vulcanisation, rechapage de pneus, réparations » revend son commerce en 1952 à M. Salaud qui s'installe à Parthenay, et Mme Vandeneynde cesse cette activité en 1953. Citons l'activité qu'elle avait déclarée : « vente de pneus en gros et détail et tout ce qui intéresse le caoutchouc. Réparation et rechapage des pneus de bicyclette ». La commune de Châtillon accueille toujours une activité de vulcanisation avec l'entreprise Vulco, 35, route de Thouars. Installée sur un terrain de l'ancienne briqueterie Ayrault, elle avait racheté les anciens établissements Coutand Pneus en 2000, place des Martyrs-de-la-Résistance, avant de s'installer à Châtillon en 2001.



JEU DES LIEUX-DITS

Localisez les lieux-dits de Châtillon-sur-Thouet en inscrivant la lettre des photos et sa dénomination.
en inscrivant la lettre des photos et sa dénomination.

Dénomination	Chiffre	Lettre
	1	
	2	
	3	
	4	
	5	
	6	
	7	
	8	
	9	
	10	
	11	
	12	
	13	
	14	
	15	
	16	





Quelques figures châtilloises

Pour les années 1950, Maurice Pastureau témoigne de quelques figures hautes en couleurs du bourg.



Léon Poirault : Ce maçon du bourg « était un bonhomme sympathique que j'ai souvent regardé travailler avec l'espoir qu'il me prête une truelle. Sans moyens, travaillant seul, il effectuait quelques travaux de maintenance. Souvent, Céline son épouse allait le chercher... au bistrot. C'était une grande femme dont la spécialité était de « traiter le feu des brûlures » par une prière dont elle seule avait connaissance ».

Le père Vallet : « Je n'ai plus en tête son prénom. Je l'ai toujours connu vieux. Il avait vécu trois guerres : 1870, 14/18 et 39/45. Il a été le dernier sacristain de Châtillon. Tous les jours, matin et soir, il sonnait l'angélus. Sa grande spécialité était reconnue et appréciée : il était rebouteur. Il aimait bien dire « j'ai pas besoin de lire le journal pour savoir qu'hier il y avait un jeu de ballon. Aujourd'hui, j'en ai encore remis plusieurs d'aplomb ». Il habitait les anciennes maisons, maintenant rénovées, dans le secteur dit du Château Mailloche. Sa fille Madeleine était la terreur des enfants. Elle montait la garde aux offices religieux ».

Le père Réau : « Sans doute un ancien cultivateur. Il logeait seul dans la maison qui jouxte le puits communal. Un bonhomme qui parlait peu. On aurait pu l'appeler le « réveil matin ». Bâton dans une main, un seau étamé dans l'autre, chaque matin, très tôt alors que le bourg était encore endormi, il traversait en traînant ses sabots ferrés. Il allait traire sa vache dans un petit pré près de l'école communale. Il travaillait à confectionner ces belles barrières de Gâtine en bois de châtaignier. Ses outils étaient le « louc » et le couteau à deux manches de son vrai nom une plane qui servait à « gosser » le bois. C'était un étau astucieux permettant de tenir le bois avec les pieds, laissant les mains libres pour la plane. Il était aussi taupier à temps perdu. Il rendait un grand service car les taupiers ont disparu ».

Germain Fourré : Laitier, il « tenait une borderie. A cette époque (1950), l'écémage se faisait à la ferme et la crème était transformée en beurre à la laiterie Barribault à Parthenay. Plus tard, il tiendra le café du bourg avec son épouse. Pendant la guerre, il avait une carriole et une mule pour transporter les bidons et l'écémuse à main. Vint ensuite la Juva 4, la 403 et enfin le Citroën Tub dans lequel malheureusement il trouvera la mort, un matin d'hiver sur le verglas. Le laitier se chargeait de faire beaucoup de courses depuis la ville pour les fermiers tels que rapporter du fil de fer ou des pointes ». Germain Fourré et sa femme tenaient le Café de Bellevue depuis 1949, succédant à Marcel Dubin. Il sera repris par Mme Traon.

Sincère Millet : Son épouse tenait le second café du bourg. « Un grand bonhomme maigre qui, sans parler, aurait provoqué le voisinage. Il reste dans ma mémoire ses promenades journalières très matinales. Seau de nuit à la main, il traversait le bourg pour aller le vider dans son jardin, près de la grille qui descend à Pompairain. Il le faisait même quelques fois en chemise de nuit. Nous, les enfants, ne l'avons pas vu mais le cancanage fonctionnait bien. Un jour, une voisine lui a lancé « Sincère t'as pas honte de te promener habillé comme ça ? - Si ô t'embête tant que ça, t'es pas obligé de me regarder » lui a répondu le voisin original ». Sincère-Eugène-Félix Millet a tenu un débit de boisson de 1922 à 1950.

Germain Terrasson : « Cultivateur moderne à la forte stature et au franc parler, de plus négociant en bestiaux à la Touche, je l'aimais bien. On le voyait pratiquement tous les jours dans le bourg. Une voiture à cheval sur pneumatiques (exceptionnelle à l'époque) avec un grand coursier qu'il menait souvent debout tel Ben Hur sur son char. De par sa taille et ses importantes moustaches, il en imposait. La maréchalerie et le café étaient des points d'arrêt obligés ».

Maurice Guignon : « Le facteur avec un grand F. Il connaissait toutes les familles et bien sûr toutes les nouvelles. Un bougon sympathique qui rendait de nombreux services comme le laitier. Vélo, grosse sacoche en cuir, uniforme et képi, il parcourait chaque jour la campagne. C'est lui aussi qui, moyennant une petite pièce, passait dans toutes les maisons pour informer des décès. En fin de carrière, il a aussi été garde-champêtre. Il conduisait aussi le corbillard. Il avait quelques terres, deux vaches et un cheval. Aux élections municipales, souvent la bourrique à Maurice avait quelques voix dans l'urne ». ■





Épicerie SPAR

Au n° 16 du boulevard Blot-Bardet se trouvait une épicerie qui prendra l'enseigne SPAR autour de 1960. Tenue par Mme Mie puis Mme Giroire, elle est ensuite reprise par Mme Marie-Thérèse Bourreau à partir de 1954 et jusqu'à sa fermeture vers 1975. Sa fille Pierrette Bourreau témoigne de cette époque. Elle évoque tout d'abord des produits vendus dont certains ont disparu : le café Le Duc, la chicorée Williot, les confitures Andros et Saint-Mamet, l'encaustique liquide des Trois Frères, les sardines Les Dieux. Sur ces sardines, Pierrette précise que dans les réserves, il fallait retourner les boîtes tous les mois. Le pétrole se vendait au litre dans les bouteilles du client. Le vin était fourni par les établissements Aumonier & Gazeau, avenue de la Gare, à Parthenay ou bien par l'établissement Lacheteau de Niort. Bières limonades et autres boissons étaient fournies par les établissements Pelletier qui avaient remplacé les établissements Croisé en 1964 et Boucher en 1975. Les ventes se faisaient avec des bouteilles consignées. Selon la demande, le poivre en grain était moulu avec *un petit moulin en bois*. La farine provenait du moulin du Cerisier au Tallud. Vendue au poids, elle était servie dans *des poches en kraft de différentes grandeurs*. À l'épicerie, s'ajoutait la mercerie avec boutons, fils, cotons à broder, savates *Jéva* (charentaises), brodequins enfants, chaussettes *La Bonnal*. Rayon quincaillerie, se vendaient des batteurs, mixeurs, gaufriers, fers à repasser de la marque *Sympa*, etc. Il y avait également de la vaisselle venant des établissements Roche-Fortuné

et des jouets : jeux, poupées, flippers, jeux de cartes. L'épicerie faisait dépôt presse et l'arrivée d'une vitrine réfrigérée vers 1960 va permettre la vente de produits frais : charcuterie et produits laitiers. Un petit congélateur est également installé pour offrir des glaces et des produits surgelés tels que *poissons panés ou poissons à la bordelaise*.

Pierrette se souvient que lorsqu'elle revenait de l'école, elle remplissait les rayons de vins et de bières au litre. Elle ajoute que le travail augmenta à la suite de la création des lotissements.

Pierrette évoque aussi les célèbres « Colis épargne » qui marquèrent cette période : *« sur un catalogue les clientes choisissaient du linge, de la vaisselle ou autre et donnaient une somme d'argent au mois ou à la semaine avec des tickets qu'elles collaient sur un carnet et elles recevaient leur colis en fin d'année pour elles ou pour des cadeaux »*. Pour clore cette évocation de la vie de l'épicerie, citons le souvenir d'une dame dont elle ignore le nom. *« Nous avons une cliente qui ne venait qu'une fois par mois, elle arrivait vers 18h45, choisissait ses courses, faisait ses deux sacs elle-même ; elle soupesait pour poids égal et elle faisait deux tours. Lorsque nous avons eu la télévision en 1964, elle s'arrangeait pour être là au moment des actualités, pour ne pas repartir avant 21h30 - 22h00, ensuite, elle allait poster son courrier à pied à Parthenay avec son chien Kiki. Elle haïssait toutes les constructions nouvelles ; elle les appelait les « petits fromages mous ». Elle avait quitté Paris en 1918 : peu de personnes la connaissaient ; elle ne sortait que la nuit »*. ■

Le Chemin Noir

Les anciens de Châtillon font encore référence à ce chemin qui traversait le bourg. Il était emprunté, voilà bien longtemps, par des convois de mules chargées de charbon de bois provenant des forêts d'Autun et de la Meilleraye. Ce charbon était destiné à alimenter d'importantes forges et les premières machines à vapeur. Ce chemin passait par le cimetière de Parthenay, le moulin de Rouget, le bourg de Châtillon-sur-Thouet avant de rejoindre la route de Bressuire. Dit *chemin Noir qui conduit de Châtillon à la Grande Route de Parthenay à Bressuire* en 1833, il devient le *chemin Noir dit chemin de Pompairain* en 1913.



La vie dans une borderie (petite ferme) dans les années 1940-1950

Gilberte Robert épouse Garreau témoigne :
Le matin, lorsque tout le monde revenait à la maison après avoir accompli ses premières tâches, « il fallait que la soupe soit prête » : potage, omelette, etc. Si le cochon venait d'être tué, il y avait du pâté, des morceaux de cochon, du lard, « comme un petit repas et ensuite le café et on s'en allait travailler ».

A partir d'avril, la sieste était coutumière après le repas du midi, puis le café à 16 h, y compris lorsque l'on travaillait dans les champs. En mai et juin, le travail étant plus long, « on apportait le petit collation dans les champs » : oeufs durs, fromage blanc, etc. Elle souligne qu'il n'y avait pas de café durant la guerre.

« Pour le lavage du linge, une dame venait pendant la guerre, cela lui permettait de subsister. On aidait les gens comme on le pouvait ». « On faisait chauffer de l'eau dans un fourneau et on y faisait tremper le linge. On brossait, on le remettait dans le fourneau avec la lessive, puis on allait au lavoir pour le rincer. Le lavoir, c'était un trou d'eau aménagé. On avait peur de tomber dedans. Tandis que le blanc bouillait dans le fourneau, on récupérait l'eau où avait trempé le blanc pour laver le linge de couleur (blouse, pantalons, chemise...). On se changeait qu'une fois par semaine, pas tous les jours. Le lavage se faisait toutes les semaines ».

« On avait un valet trois jours par semaine. Le travail à la ferme : labourer, biner, étendre le fumier à la fourche, semer, planter des betteraves, des choux, des « taupines », des navets, faire les foins, moissonner, battre les gerbes, etc. On avait deux boeufs pour les labours, plus deux vaches dressées et la jument. La ferme comptait environ quatorze vaches, des cochons, lapins, poules, poulets. On binait avec le cheval et sa houe. Il fallait tenir le cheval pour qu'il suive le rang, j'avais 7-8 ans. Quand on revenait, j'étais contente, mon père me montait sur le cheval ».

« La moisson se faisait avec la moissonneuse-lieuse. On allait derrière et on ramassait les gerbes pour les mettre en tas, avant de les charger dans la charrette et les ramener à la ferme. Pour le battage, une machine venait de la société de battage de Châtillon. Il fallait une bonne demi-journée. Les gens venaient chez nous pour aider. Il fallait ensuite aller chez eux. Il fallait bien une vingtaine de personnes pour faire le battage. On rendait une dizaine de journées chez les autres. »

« En hiver, on chauffait des briques avant de les mettre dans le lit. Chaque personne avait sa brique pour se réchauffer dans le lit. On avait des couvrepieds avec de la laine de moutons cardée à la main. Le couvrepied était cousu à la main. Le lit comprenait également de gros édredons en plume d'oie ». ■



Mariage de Gilberte Robert ép. Garreau



Photo de 2015, Monsieur et Madame Garreau au même endroit

Les calvaires de Châtillon

La commune possédait de nombreuses croix, dont certaines en périphérie de commune : croix Jarousseau, croix des Champs, croix Butet, croix Rouge, etc. Elle possédait également plusieurs calvaires. L'un se trouvait près du faubourg Saint-Jacques, aux Rocs. En 1749, il se situait à l'angle des rues des Rocs, du Calvaire et du Rosaire. Détruit à la Révolution, il est reconstruit plus loin, sur la route de Moncoutant, au débouché de la rue des Rocs. Il est encore déplacé lors du percement de la portion de la route de Moncoutant débouchant sur l'avenue de la Morinière. Il n'en reste plus que la base à l'angle est de la route de Moncoutant et de la rue du Calvaire. – Un autre calvaire était installé au chemin dit des « Reliques », à la croisée de la route de Gourgé et de celle de Châtillon (rond-point de la Pharmacie). Une croix, dite *Croix des Reliques* est

citée dans ce secteur en 1769 et elle dut être détruite à la Révolution. Le calvaire y fut érigé le 7 mars 1920 à l'issue d'une mission prêchée par les pères Robert, jésuite, et Guimbretière, missionnaire. La croix monumentale était alors installée sur un socle de pierre ceinturé de bornes reliées par une chaîne. Le 16 juin 1936, les Ponts-et-Chaussées demandent le déplacement de ce calvaire à cause du projet d'élargissement d'un virage. Le projet ne sera mis en application qu'en 1965 et le calvaire va aller en remplacer un autre qui se trouvait de l'autre côté du bourg, actuel boulevard Blot-Bardet. Cet autre calvaire avait été édifié après 1836 et avant 1883. Il fut renversé par une tempête dans les années 1930. C'est donc après le transfert par l'entreprise Taner que le calvaire actuel est béni le 25 avril 1965. ■



Augustin Bardet, bienfaiteur de Châtillon

Né à Sablé-sur-Sarthe, avoué à Angers, il épouse en 1843 Cécile Loïde Blot, fille de Louis-Joseph Blot, l'un des créateurs de la filature de Pompairain. Sans expérience du secteur industriel, il n'en réussit pas moins à gérer correctement cette entreprise et parvient même à éviter la crise économique de 1846. Renouvelant judicieusement le matériel, il fait fructifier son affaire et s'enrichit suffisamment pour faire construire le château de Pompairain qui sert aujourd'hui à une maison de retraite. En 1855, il fait édifier huit logements pour ses ouvriers. Il aime l'ordre et considère que le patron et le curé doivent opérer contre le libertinage qui sévit alors dans les mentalités. En 1859, il tente de manipuler l'administration lorsque se pose la question du transfert du cimetière communal. Son épouse décède en mai 1880 et lui-même le 25 février 1887, étant ancien maire de Châtillon/Thouet. Il avait d'abord été nommé à ce poste le 3 août 1870 par le préfet. Il est ensuite élu à l'unanimité en mai 1871, réélu de 1874 à 1884. Il démissionne fin 1886. Bien souvent, il utilisera sa fortune personnelle au profit de sa commune. C'est ainsi qu'il cède gratuitement le pont de Rouget et aménage le chemin raccordant celui de Pompairain à celui de Rochette. Il finance une bonne part de la reconstruction de l'église et de l'école privée de filles. ■

Un tabac

C'est en novembre 1871 que Josseline Rossard ouvrit le premier débit de tabac dans le bourg.

Fontaine et puits du bourg

L'eau potable est un élément essentiel à la vie et une préoccupation pour les habitants. Ainsi, une étude de 1902 mentionne 35 puits sur la commune ayant de 6 à 15 m de profondeur. Les élus avaient le souci de s'assurer que l'eau reste toujours disponible et de qualité, surtout dans le bourg. Il y existait une fontaine, en un lieu qui n'a pas été localisé. Elle se tarit durant l'été 1864 et il est aussitôt entrepris de la recreuser. D'autres travaux effectués en 1884 indiquent qu'elle était couverte. Le 15 août 1893, elle ne donne plus qu'une infime quantité d'eau. Il est alors décidé de creuser un puits sur la place publique et d'y installer une pompe. Le puits du bourg que mentionne M. Pastureau dans son témoignage va devoir être creusé jusqu'à 12 m de profondeur dans une roche très dure alors que des « spécialistes » avaient pronostiqué des sources en hauteur dans une roche tendre ! En définitive, le coût du travail revient à 800 F au lieu des 200 F prévus à l'époque (un ouvrier gagne environ 2 à 3 F par jour et un kilo de pain vaut environ 0,25 F). Le 10 août 1900, il est décidé de nettoyer le puits communal qui ne donne presque plus d'eau à cette période de l'année. Il est recreusé de plusieurs mètres, ce qui occasionne une dépense de 700 F. Le 15 août 1908, le puits est contaminé par de l'huile de pétrole, car il est situé près d'une maison servant de dépôt de pétrole. Le puits est alors vidé et désinfecté, puis il est demandé que soit instauré un périmètre interdisant la présence de toits pour les animaux, et de cimenter un aqueduc qui passe tout près du puits. Il sera fermé à la fin des années 50 après la mise en service de l'adduction d'eau. – Il existait d'autres puits dans le bourg selon M. Pastureau : un chez le facteur, un à la ferme, un chez le maréchal-ferrant, un chez sa voisine, un à la cure.



Fontaine à Paul.



Fontaine située près de la passerelle de Pompairin.



Château de Pompairin

Réponse du Jeu des lieux-dits :

La Moulière : 1-C / Sunay : 2-N / Sainte-Marguerite : 3-G / Chalendeau : 4-D / Roche du Guy : 5-F /
La Boulaie (Villa Ayrault) : 6-M / Villefranche : 7-L / Belleville : 8-A / Les Quatre-Moulins : 9-H / La Clairelle : 10-E /
Lotissement de la Treille : 11-B / Moulin de Bluteau : 12-K / Moulin de Rouget : 13-O / La Petite République : 14-I /
Ecole de la Foye : 15-J / La Bressandière : 16-P

Remerciements à : Mairie de Châtillon-sur-Thouet, Gilberte Garreau, Pierrette Bourreau, Maurice Pastureau, Guy Birot, Aimé Morin, Mme Millet, Albéric Verdon Historien, Lionel Lacaille Photographe, La Maison Pour Tous et le collectif Racontez-nous Châtillon : Agnès, Albéric, Bernard, Françoise, Guy, Jacky, Lionel, Marie-Noëlle, Nelly, Pierrette, Vincent...

Crédits Photos : Yves Drillaud, Vincent Jabouille et collection archives Racontez-nous Châtillon !



Pour tous renseignements, contactez la Maison pour Tous

Tél : 05.49.95.07.43

e-mail : csc.mptchatillon@csc79.org